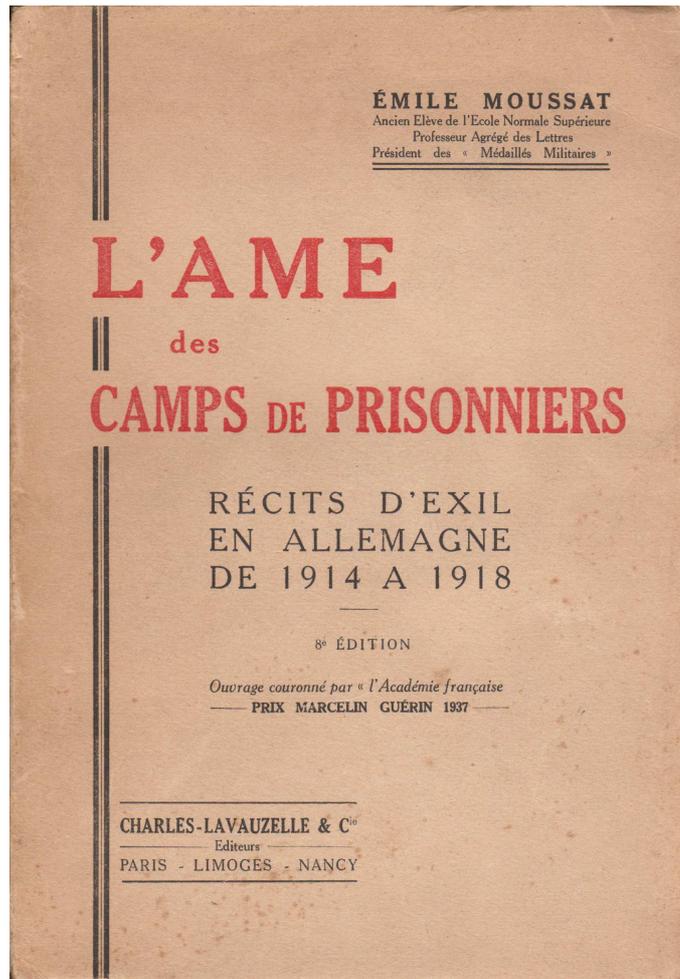


Mémoire de la Grande Guerre

Auboué fin août 1914, un prisonnier français sur le chemin de l'exil

Ayant acquis récemment l'ouvrage d'Émile Moussat, intitulé “ *L'Ame des Camps de Prisonniers*”, nous croyons utile d'en présenter les premières pages qui concernent notre secteur au début de la Grande Guerre. Elles relatent notamment les combats du 24 août 1914 dans le secteur d'Amel-Rouvres, la blessure et la capture par l'ennemi du sergent Moussat. Cette brève évocation des premiers combats en rase campagne se poursuit par le passage du captif à Auboué, commune où il effectue un bref séjour avant de poursuivre son chemin d'exil pour un hôpital de Montigny-lès-Metz, puis vers un camp de prisonniers en Allemagne.¹



Couverture de l'ouvrage publié pour la première fois en juillet 1934. Réimprimé à plusieurs reprises, interdit par l'occupant allemand pendant la Seconde Guerre, la nouvelle édition d'août 1946 est agrémentée d'une préface complémentaire à celle parue dans la première version.

(1) Émile-Charles Moussat est né le 26 juin 1885, à Alger, de père parisien et de mère algérienne, italienne d'origine. Il est élevé à Paris de 1886 à 1894, puis étudie au lycée d'Alger de 1894 à 1901. Son père, Georges Moussat, poète, chansonnier, conférencier et surtout journaliste, encourage ses précoces aspirations littéraires en lui faisant faire, dès sa douzième année, des comptes rendus pour le journal dont il est rédacteur en chef, “*Le Télégramme Algérien*”. Lorsqu'il est élève de seconde au lycée, avec quelques camarades Émile Moussat fonde un journal intitulé “*La Pensée Libre*”. Bachelier en 1902, licencié en 1904, élève de l'École Normale l'année suivante, il est diplômé d'Études Supérieures en 1908 et agrégé de Lettres en 1909.

Cette même année 1909, Émile Moussat est nommé professeur de première au lycée d'Alès. Puis, en 1913, il est muté au lycée de Bordeaux. Âgé de 29 ans, il est mobilisé dès le 4 août 1914, comme sergent au 220^e Régiment d'Infanterie (Réserve du 20^e R. I. constituée à Marmande du 2 au 11 août 1914). Dans cette unité placée sous le commandement du lieutenant-colonel Pelé, le professeur quitte Marmande dans la nuit du 11 au 12 août et, deux jours plus tard, débarque à Suippes (Champagne), lieu de concentration de nombreuses unités.

Son régiment quitte Suippes le 21 août ; il traverse Verdun et, dans la nuit du 22 au 23 août, bivouaque à la ferme de Longeau (commune d'Amel-sur-l'Étang). Le 220^e occupe alors la vaste croupe 232 et ses abords, au nord-est d'Étain, entre les routes d'Étain-Longwy et Étain-Briey. C'est là dans la plaine de la Woëvre, le lendemain 24 au matin, qu'Émile Moussat connaît le baptême du feu. Il est décédé le 5 août 1965 à Issy-les-Moulineaux.

En guise de préface

Sans doute, il est bien tard pour parler encore de la guerre. De la dernière, de celle qui appartient déjà au passé, sinon à l'histoire.

Pourquoi revenir sur de si vieux souvenirs, dont les plus anciens ont vingt ans de date ?

Des amis, des camarades me pressent d'écrire ces récits, que parfois je leur conte. On ne résiste pas à l'amitié : les amis n'ont jamais tort.

Au cours d'une captivité, qui dura presque autant que la guerre, j'ai écrit chaque jour mes impressions du moment. D'autres sculptaient du bois, jouaient au poker, reprisaient des chaussettes. Moi, je cédaï à cette manie de me regarder vivre, délectation rare.

J'écrivais pour moi d'abord. La vie, la vie normale qui nous est faite ne nous laisse guère le temps de nous arrêter pour contempler le paysage. Ce fut la joie, ce fut le charme de ces loisirs interminables que de connaître une existence sans divertissement ; on put se confronter avec soi-même et l'on vécut parfois d'une vie intérieure, dont les profanes ne connaîtront jamais toute l'intensité.

Je me disais aussi que les miens auraient le droit de savoir comment j'avais empli ces jours, où ils n'étaient plus les miens ; je leur devais la restitution de ces heures qu'on leur avait prises. D'ailleurs, l'étrangeté de l'aventure où nous avions été jetés revêtait une couleur d'exception, nous conférait à nous-mêmes un caractère historique, qui nous poussaient à écrire nos Mémoires.

Et puis ce fut le retour ; et la vie nous reprit tout entiers. Et les Mémoires, enfouis dans un tiroir, n'en devaient plus sortir. C'est que la longue méditation nous avait donné à quelques-uns une pudeur étrange. De la guerre énorme et mondiale ne faire sortir qu'une œuvre littéraire, quelle pitié ! Il y avait au fond de ces souvenirs tant de souffrances humaines, tant d'agonies qu'un scrupule me venait de remâcher cet amer laurier. On ne construit pas une estrade avec des cercueils ; le pire « m'as-tu vu », c'est le « m'as-tu vu » de la gloire militaire. Avoir risqué sa vie, la belle affaire ! Cela vaut-il la peine de le redire ? A le crier trop haut, ne craint-on pas d'avouer que cela nous a trop coûté ? Le devoir était alors si limpide, si simple, si schématique qu'il y aurait eu plus que lâcheté, il y aurait eu sottise à ne pas l'accomplir. Et la vie d'après-guerre devait nous imposer d'autres devoirs, infiniment plus complexes et plus rudes dans leur longue diversité. A se tourner vers un devoir ancien, ne prend-on pas des heures au devoir présent ?

Et il y a les morts, les complètement morts. A-t-on vraiment risqué sa vie, du moment que l'on a survécu ? La foule ne voit pas autour de nous cette impalpable cohorte d'amis, de camarades, dont nous savons les noms et les visages et qui partout nous accompagnent, nous guident et nous retiennent. A chaque aubaine qui nous échut, à chaque ruban qui vint parer notre boutonnière, notre joie a été inquiète et trouble comme un remords. Les morts sont venus nous regarder en face, les yeux fixes emplis d'une pitié narquoise, la bouche muette proférant le reproche : « Dis donc, mon poteau, est-ce que tu ne nous prends pas notre part ? »

Et je supplie, de toute ma sincérité, mes lecteurs d'oublier mon nom et ma personne. Un œuvre comme celle-ci est une œuvre collective, à laquelle les morts ont collaboré. N'admirez jamais celui qui est vivant, qui est vivant sans droit, par un hasard injuste, et qui est déjà payé. Songez aux anonymes auteurs de tout ce qui, dans ces contes, mérite qu'on s'y arrête. N'infligez pas à l'héritier de ces martyrs le

poids d'une auréole ; laissez-lui l'amitié de ceux qui ont bu dans le même quart que lui, qui ont pâti plus que lui, qui ont agonisé dans ses bras.

Que l'on comprenne bien un si naturel scrupule. Il est fatal que, dans les récits d'un témoin, d'un acteur, le moi revienne souvent, ici plus qu'ailleurs haïssable. Et j'avais pensé tout d'abord à créer un personnage qui m'eût ressemblé comme un frère, mais dont j'aurais pu parler à la troisième personne. Mais César fut-il plus modeste d'avoir employé ce subterfuge littéraire ? Et le premier devoir n'est-il pas ici d'être sincère ?

Après tant de beaux et profonds livres sur les prisonniers de guerre, pouvais-je publier dans toute leur étendue mes cahiers journaliers ? Il y aurait eu là excès, répétitions et bavardage. J'ai préféré extraire de ma mémoire de courts récits. Le long temps passé a facilité ce tri ; l'érosion a entraîné les sables et les boues vers la plaine ; des blocs seuls émergent dans ce passé divers.

La mémoire a aussi donné au cœur sa sérénité ; il est possible aujourd'hui d'être impartial. L'humanité n'est en Allemagne pas très différente de ce qu'elle est ailleurs. Il y a là-bas de pauvres sots, de sinistres brutes, de tristes froussards et il y a aussi de braves gens, des types chics, de bons cœurs. Il faut dire la vérité ; je ne connais pas de haine qui ne repose sur le mensonge ou sur l'erreur. Or, toute généralisation est une erreur.

On aura peut-être, moi du moins j'aurai parfois les larmes aux yeux devant certaines de ces pages ; parfois aussi, j'arrêterai ma plume pour rire tout mon saoul au souvenir de quelque joyale aventure. Nous étions jeunes ; nous étions ensemble ; nous étions, comme au collège, séparés de la vie ; redevenus enfants, nous avions le rire facile. Mes lecteurs ne riront peut-être pas. Mes camarades d'alors, qui me sont demeurés très chers, retrouveront leur gaîté d'antan. Nous sommes, nous autres, anciens combattants, de tristes êtres ; nous sommes émus au milieu de l'indifférence, nous rions au milieu de foules moroses. Nous ne comprenons guère les autres, qui ne nous comprennent pas du tout. C'est qu'on ne peut avec de pauvres mots recréer dans l'âme d'autrui ses propres états d'âmes ; le lecteur construit avec ses propres souvenirs. Ecrire c'est regrouper dans l'âme de celui qui lit des émotions préexistantes et en refaire un tout qui ressemble un peu à l'émoi de l'écrivain. Encore faut-il qu'il y ait chez le lecteur des éléments analogues sinon identiques. Chez ceux qui n'ont pas vécu cela, qui n'y sont point passés, comment retrouver une commune mesure ? Tâche surhumaine que je n'aborderai pas, essai absurde qu'il m'est défendu de tenter. Mais ce livre appartient d'abord à mes amis ; par le miracle

de l'amitié, par l'intuition du cœur, peut-être y aura-t-il là quelque chose à glaner pour les amis de mes amis.

26 juillet 1934



Portrait d'Émile Moussat par M.A Gerardin, figurant au verso du texte manuscrit de son "Sonnet pour mon Maître", 1936.

L'Âme des Camps de Prisonniers

Premier contact

Ça, c'est tapé. A trois rapports successifs, on nous a lu la décision du général R... :

« Les commandants d'unités éviteront soigneusement les bois et les cultures. Les bois sont des éponges qui absorbent les hommes et ne les rendent pas ! »

On n'invente pas ces sortes de phrases. Nous avons eu assez de généraux éminents pour avoir le droit de dire qu'ils ne le furent pas tous. Et celui-là sera limogé l'un des premiers, trop tard, hélas !

Nous n'aimons pas le général R... Nous ne l'avons jamais vu, mais nous le connaissons. Ne s'est-il pas avisé, depuis que sous Verdun nous grappillons des mirabelles, que notre tenue n'était pas réglementaire ? Naturellement nous avons reçu des pantalons, rouges et flambant neuf, mais trop longs. Par compensation, il en est qui sont trop courts. La perfection n'est pas de ce monde. Le Français a le sens de l'élégance ; pour raccourcir les pantalons trop longs, comme nous n'avons ni guêtres ni jambières, nous retroussons le pantalon à l'intérieur : ainsi, on ne verra pas la doublure de toile raide et le pli ne s'encombrera pas de poussière et de menus cailloux. Mais cela a déplu au général. Il utilise toute sa cavalerie, de beaux chasseurs fringants, non pas à découvrir l'ennemi, mais à dépister les contrevenants. A chaque croisement de route, un chasseur inspecte le bas des jambes... Il faut livrer le nom du maladroit, qui est « retroussé à l'intérieur », et tant pis pour son matricule ! Les chasseurs ont des bottes, eux, et cette chasse aux fantassins les amuse.

Il n'en faut pas plus pour asseoir solidement la popularité d'un général.

« Qu'est-ce qu'il veut dire avec son éponge ?

- C'est clair, mon pote. Nous sommes tous des froussards et, si on nous met dans les bois, on en profitera pour se débiter.
- Il va fort le général.
- Mais non ! Vous n'y êtes pas, les copains. Le général veut gagner le poireau ! On va lui foutre le Mérite agricole.
- Dis donc ! Alors, la guerre, c'est comme les manœuvre. On fichera des plantons au coin des champs pour ne pas écraser les avoines ! »

Toujours est-il que ce lundi 24 août 1914, quand le capitaine prit lui-même le commandement de notre section pour aller voir ce qui nous arrivait sur le flanc droit, il respecta la consigne.

On fit un à droite parfait pour éviter un beau champ tout argenté de hautes avoines. Par chance, il y avait là une terre tout fraîchement labourée, bien plate et bien sèche, où nous enfoncions de tout notre barda, en soulevant des nuées de poussière.

On n'alla pas très loin. Demi-section à droite, demi-section à gauche, le capitaine et l'adjudant bien détachés au milieu de l'intervalle, nous n'avions pas fait cinquante mètres sur ce billard que les 77 nous pétaient au-dessus de la tête.

« Serrez vos distances, halte ! »



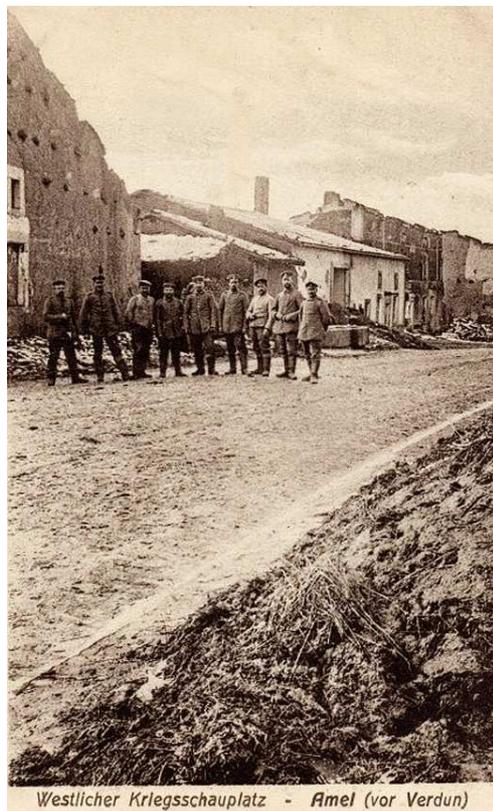
Fantassins français portant le pantalon rouge “flambant neuf” en août 1914.

Le capitaine en tenait pour ce beau mouvement d'ensemble, que nous avons cent fois répété à Somme-Suippes. On emboîte exactement dans les jambes de son chef de file, on rétrécit la cible et il paraît que cela gêne les artilleurs d'en face.

Hé ! mon Dieu ! pour des réservistes, on ne s'en tire pas trop mal. Mais nous n'avons pas achevé de nous agenouiller que de notre flanc gauche, de ces avoines mêmes que nous n'avons pas voulu gêner, des gerbes de mitrailleuses nous encadrent, nous fauchent, nous couchent. Cibles médiocres pour le canon, nous sommes un but de choix pour les mitrailleurs, qui nous ont au bout de leur pièce, en tas, la poitrine sur les jarrets du copain, incapables de bouger. Ah ! les bougres d'Allemands, ils ne les ont pas évitées, les cultures ! Ils les ont farcies de mitrailleuses qui nous flanquent. Le pis est qu'ils sont exactement couleur d'avoine, eux. Même si nous étions dans les chaumes, nous, nous y éclaterions comme une fanfare de coquelicots. Bon Dieu de bon Dieu ! On voit bien d'où ils tirent, ces saligauds ; les balles qui font voler la poussière nous renseignent assez. Quant à voir les tireurs, dans le soleil d'août qui miroite sur les avoines mûres, c'est une autre affaire.

La première bande de mitrailleuse a tué net le capitaine et l'adjudant. C'est un beau doublé, mais c'était trop facile. Ils étaient nettement décollés de nous et, sur ce billard de terre jaune, inratables.

Le commandement de la section me revient. J'ai l'humérus gauche broyé ; une balle m'a décollé le talon de mon soulier. Mais la tête reste solide, et il faut bien faire quelque chose.



Village d'Amel-sur-l'Étang (région de Rouvres-Étain), occupé par les Allemands après les combats d'août-septembre 1914. La bataille relatée par E. Moussat se déroule à proximité de la ferme de Longeau située sur le territoire de cette commune meusienne.

En rampant, les rescapés de ma demi-section de droite se sont déployés face à l'est, d'où les 77 continuent à faire rage. Je suis avec la demi-section de gauche, la plus éprouvée, face au nord ; on a fait à-gauche sur place ; on tire au hasard dans l'avoine. On perd du monde. Et puis accalmie. Nous cessons le feu nous aussi.

Soudain, toute une ligne émerge de l'avoine, une ligne de fantassins gris-vert, qui posément s'en vient sur nous.

« Les hommes valides, à vos numéros !

- Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! Cinq ! Six ! Sept ! Huit !

- C'est tout ?

- C'est tout, sergent !

- Bon ! Faites vite ! Prenez toutes les cartouches des blessés et des morts ! – C'est fait ? – Bien ! Préparez-vous à partir. A mon coup de fusil, envolez-vous.

D'un bond allez au fossé de la route. Et là, tir à volonté. Attention ! »

Mon Dieu ! que c'est donc dur d'épauler d'un seul bras ! Mais on y arrivera tout de même. Il y a plus dur. Les Allemands sont maintenant tout près. Je puis choisir ma cible. Il va falloir tuer et voir l'homme qu'on tue : il a une barbe rousse en collier. Cochonnerie ! Si on m'avait dit que je devrais faire cela un jour. Mais le devoir est net et ceux qui m'ont broyé le bras, d'où coule tout mon sang, n'ont pas hésité.

Clac ! La crosse me gifle la joue. L'Allemand lève les bras : un camarade le prend aux épaules et l'aide à se coucher. Et tous les Allemands se couchent.

Mes petits Gascons ont bien compris et, comme une volée de moineaux, ils sont arrivés à la route. C'est alors que mon caporal Castagnier se signale. Posément, il fait un carton.

« Mais, Castagnier, il fallait partir avec les autres ! »

De ma vie je n'oublierai l'accent gascon de cette réponse :

« Sergent, on a toujours mangé la soupe ensemble. Vous restez, je reste ! »

Pour être resté, il aura trois balles dans la peau et connaîtra avec moi l'hôpital et les camps de prisonniers. Il est mort dans sa terre du Laurier, près de Villeneuve-sur-Lot, dix ans après l'armistice. Ah ! le vieux copain ! Il a un fils. Bonne graine !



Fantassins et artilleurs allemands en uniformes "gris-vert" en août 1914.

Voilà les Allemands sur nous. L'un se jette à plat ventre et me blesse la phalange, encore posée sur la gâchette, en m'arrachant mon arme. Trois canons de fusil sont posés sur mon front. C'est donc vrai, ce qu'on nous a raconté, que les Allemands achevaient les blessés ? Je n'ai qu'une rage, c'est de ne pas retrouver dans ma mémoire comment en allemand on dit « assassin » ; je suis à peu près exsangue et le mot ne me vient pas. D'ailleurs, déjà blessé, j'ai tiré ; si l'on me tue, je l'aurai peut-être mérité. Et il y a, couché à vingt mètres de là, un grand diable à barbe rousse, que mon fusil a dû atteindre en pleine poitrine.

J'ai réfléchi plus tard qu'à cette minute suprême il eût été convenable de penser à mes enfants et même décent de crier « Vive la France ! ». Ma foi, je n'y ai pas pensé. J'admire qu'on puisse faire des mots historiques.

Ce diable de vocable allemand ne me revient pas ; je l'ai sur le bout de la langue ; ça commence par un *m*, je crois. Zut ! je sèche, comme un candidat devant l'examineur.

Un gradé a remarqué mes galons, des sardines d'or qui vont du poignet au coude. Et j'ai toujours ces trois fusils menaçants.

« Auf ! », me crie le gradé. « Debout ! »

Alors mon allemand me revient. Où est-il le temps où, à Heidelberg, je vidais des cruches de bières avec de joyeux camarades hospitaliers ?

« Je ne peux pas et ne veux pas ! », ai-je répondu.

Alors, miracle ! Les trois fusils se relèvent ensemble. Et j'apprends cette vérité évidente, c'est qu'on ne peut tuer de sang-froid un homme qui vous a parlé dans votre langue maternelle.

« Pourquoi ne peux-tu pas ?

- Je suis blessé
- Tu es blessé et tu tirais sur nous !

Silence

« Où es-tu blessé ?

- Bras gauche ! »

Il se baisse, me saisit le bras au coude et le tord. L'os est tellement broyé que cela cède comme de la pâte et que ça ne fait même plus mal.

- Laissez-le », commande le gradé.

Et la ligne me dépasse.

Voici la seconde vague. Elle s'aplatit à ma hauteur.

Un grand diable rasé devient mon voisin.

« Mince ! me dit-il en excellent parisien. Vous prenez une fameuse culottée aujourd'hui.

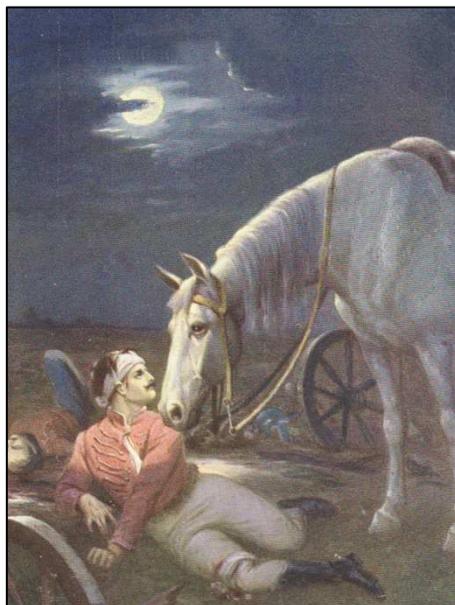
- Mais vous êtes de Paris ?
- Tu parles. Quinze ans, garçon de café sur les boulevards. Ma femme est de Montmartre. J'ai trois beaux-frères en face.
- Mais si tu les rencontre...
- Bah ! c'est la guerre. »

Et il rit.

Un bond nous sépare. Troisième vague. Ce 4^e bavarois manœuvre avec une belle précision. Un jeune homme très chic, qui doit avoir des cicatrices sur le crâne, porte un brassard à la croix rouge. Il m'observe ; il observe surtout les deux mares de sang qui, par l'humérus et le long de la manche, ont dégouliné près de mon bras gauche. Il me met sous le nez un énorme pistolet.

« Rentrez cela, lui dis-je.

- Vous parlez allemand. Excusez. Mais vos camarades ont descendu pas mal d'infirmiers qui les pensaient ; alors on prend ses précautions. »



Blessés sur le champ de bataille (carte allemande datée 1914).

Il a rengainé son pistolet et tiré de sa botte une longue lame, affûtée comme un rasoir. Avec précision il a fendu la manche jusqu'à l'épaule. Il siffle d'un air inquiet. « Il était temps ! » Deux coups de couteau pour avoir ma courroie de musette. Un, deux tours au-dessus de la blessure.

« Où est votre baïonnette ?

- Là-bas ! Vos camarades l'ont jetée. »

Il se relève et, posément, au milieu des balles qui semblent venir de partout, il va ramasser mon fourreau de baïonnette, comme il irait prendre une pince hémostatique sur la table d'opération.

Ma foi ! cela est beau et j'envie ce brave. Le fourreau engagé dans le lien de toile le tord et le sang s'arrête. C'est tout ce qu'on peut faire pour le moment. Et il y a tous les autres qui attendent.

Assoupissement. Le calme s'établit, je suis léger, léger, léger jusqu'à l'indifférence. J'entends encore siffler des balles. Les nôtres ont un son grave ; les balles allemandes zézayent sur un ton plus aigu. Il en est qui font un bruit de tambour, balles déformées celles-là. L'une vient de faire « floc » dans le ventre d'un mort. Mais je ne sais pourquoi, je suis sûr que c'est fini pour moi et que ces balles perdues ne m'atteindront pas.

Combien de temps ai-je dormi ? Une humidité sur la main droite, comme le museau d'un chien. J'ouvre les yeux. Un Feldgrau à casque à pointe est à genoux près de moi et me baise la main avec frénésie. Je suis éberlué.

« Brave, brave Français ! gémit-il.

- Qu'est-ce que vous faites là ?

- Je suis Polonais. J'ai quitté la bataille. Voyez ma cartouchière. Je n'ai pas tiré un seul coup. Je ne tirerai pas sur les Français.

Il pleure.

« Mais si on te voit, on va te fusiller ! »

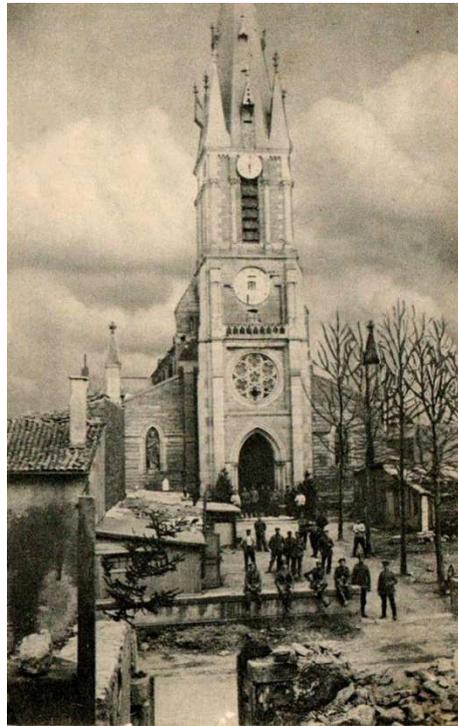
- Ça ne fait rien. Je ne tirerai pas sur les Français ! »

Il me laisse son bidon d'eau et s'en va, titubant.

Le soleil est déjà descendu derrière le bois du côté d'Amel. De Rouvres une dizaine d'officiers s'avancent sur le champ de bataille. Il doit y avoir là tout un état-major. Mais je ne connais pas encore les insignes des grades allemands. Un officier m'avise et en excellent français m'interpelle.

« Où est votre artillerie ? »

- Vous demandez cela à un fantassin, comment voulez-vous que je le sache ?
- Nous avons le moyen de vous faire parler.
- Vous n'avez pas celui de me faire dire ce que j'ignore.
- Vous n'avez pas d'artillerie ?
- Croyez-vous qu'on fasse la guerre sans artillerie ?
- Pourquoi n'a-t-elle pas tiré ?
- Je n'ai pas reçu de confiance du commandement. »



Église du village de Rouvres occupé par les Allemand (carte postale 1914/15).

Il se tourne vers les autres officiers et un vif débat s'engage. Pour rien au monde à ce moment je ne montrerais que je comprends l'allemand.

Deux partis sont en présence.

« Les Français ne sont pas prêts. Leur artillerie n'est pas arrivée. Il faut foncer sur Verdun ce soir. »

J'en ai froid dans le dos. Car nous nous sommes demandé, nous aussi, pourquoi nous n'avons pas été soutenus par le moindre 75.

« C'est un piège, déclare un officier. L'artillerie française doit être massée en bonne place pour battre la plaine et le glacis de Verdun. Dès que nos troupes dépasseront les bois, elles seront massacrées. »

Le chef, qu'on appelle Excellence, hésite. Enfin, le parti de la prudence l'emporte. Un officier porte vers l'ouest l'ordre de ne pas dépasser la lisière des bois et de ne pas poursuivre ce soir l'offensive.

Qui sait ? J'ai eu l'impression toute cette journée que nous n'avions personne derrière nous. Si les Allemands avaient ce soir et cette nuit-là poursuivi le combat à outrance, ils eussent été à l'aube bien près de Verdun.

Le lendemain, il sera trop tard.

Et les officiers continuent leur route, ombres chinoises sur le couchant rouge.

*

**

La nuit est venue. Quelle nuit magnifique ! Pas de lune ! Mais des étoiles, des étoiles ! Il n'y en a jamais eu tant d'étoiles. Il n'y en aura jamais autant.

Il me semble entendre des murmures. Mais oui ! on parle français.

« Les gars du 220^e, à vos numéros ! »

Des voix irréelles sortent de l'ombre, étouffées et timides. J'essaie de me lever. Je suis cloué sur la terre.

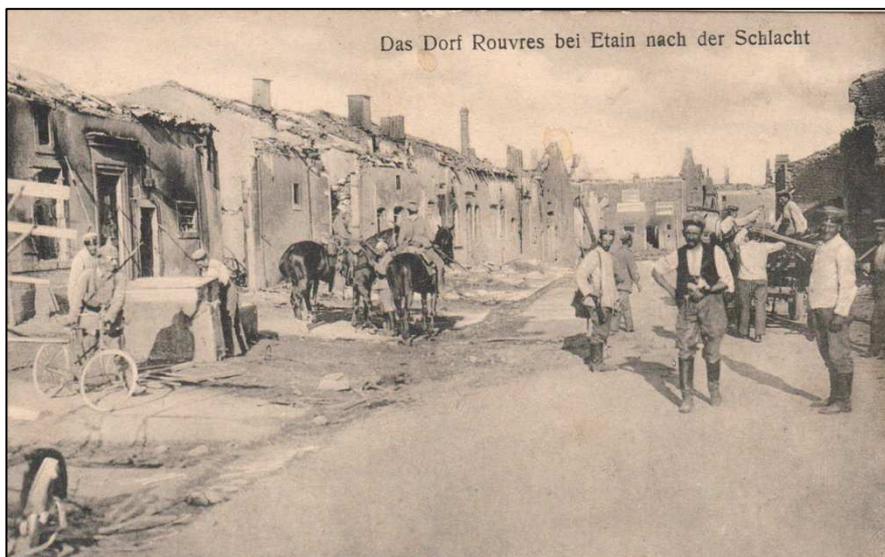
« Quelqu'un peut-il marcher ?

- Tiens ! c'est vous, Rivière. Blessé ?
- Le bras droit. Mais rien de cassé, je crois.
- Vous avez mangé ?
- Non !
- Ouvrez mon sac. J'ai une boîte de singe. »

On a vraiment trop de chance. Une balle a traversé la boîte, l'a fait éclater, et le bœuf est éparpillé dans une chemise. Sans ce miraculeux incident, comment aurions-nous fait, avec nos deux mains, pour ouvrir cette boîte ?

On a déjà tant de mal à couper des tranches de pain ! La main gauche de Rivière maintient la boule de pain sur le sol et de la droite je scie, comme je peux, des tranches maladroitement. Rivière se promène et va ravitailler les autres.

Ça fait du bien ! Il y avait plus de vingt-quatre heures qu'on n'avait pas mangé.



Village de Rouvres en partie détruit après les combats de l'été 1914.

Rouvres flambe, au loin, dans l'est. Etain flambe dans le sud, pilonné à longs intervalles par des obus lourds, dont on voit s'allumer les pièces. Une fusillade éclate dans le sud, loin.

« Mais, dites donc, Rivière. Votre blessure n'est pas grave ?

- Non !
- Vous pouvez marcher ?
- Oh ! oui !
- Vous ne voulez pas essayer de vous sauver ?
- Oui ! Mais si je me tape dans les Allemands ?
- Ecoutez ! Je vais vous écrire quelques mots en allemand. Si vous rencontrez des patrouilles, vous direz que vous êtes venu chercher du secours pour vos camarades blessés. »

J'ai su, cinq ans après, que Rivière avait regagné les lignes françaises et qu'il avait été tué en 1918... Ah ! écartons la mauvaise pensée : n'eût-il pas mieux valu que ?... On ne sait pas. Il pouvait, donc il devait. Ça ne se discute pas.

La nuit est longue. Le bras est engourdi, insensible. Mais les reins me font mal à crier. Et nul moyen de changer de position. Tout dort, sauf dans le sud où l'on se bat furieusement.

L'aube. Le combat se rapproche. Des balles sifflent à nouveau. De la ferme de Longeau, où nous campions encore la veille au matin, éclate une fusillade furieuse. Il y a certainement une contre-attaque française. Et voici des Allemands qui reculent, essaient de défendre la route par où sont partis mes gars la veille.

Mais à travers les balles folles des Français qui tirent trop haut, voici des brancardiers allemands qui arrivent de l'arrière. Ils ne veulent pas perdre un prisonnier.



Carte postale allemande éditée par un libraire de Metz, montrant la ville d'Etain détruite par les combats au cours des premiers mois de guerre.

On m'empoigne ; on me dresse. Un solide gaillard me jette le bras droit sur son cou et me soulève à pleine culotte de la main gauche. Il me traîne, presque inconscient, jusqu'à un brancard. Je n'en puis plus. Le brancard est hissé dans une ambulance attelée d'un cheval. J'ouvre les yeux. A ma droite, sur un brancard, un jeune officier allemand, crâne troué, râle doucement. Clac ! clac ! Voici les 75 ! Un percutant a éclaté sur la route à l'arrière de la voiture. Oui ! je sais. On nous a dit que les voitures d'ambulance de première ligne des Allemands transportent des mitrailleuses. Vais-je être tué par un obus français, après avoir été sauvé par des ennemis ?

Non ! les chevaux s'emballent à travers la terre labourée. La tête de mon camarade de souffrance brinqueballe. Je ne sens plus mon bras gauche qui pend comme un bras de pantin. Et j'allonge mon bras droit sous la nuque du lieutenant allemand. Pauvre bougre, en réchappera-t-il ?

Les chevaux fourbus s'arrêtent, hors d'atteinte. Les ambulanciers rejoignent peu à peu, suant, soufflant, hors d'haleine.

Et leur premier geste est pour prendre leur quart et se bousculer autour du réservoir de café logé sur le flanc de la voiture. Misère ! Un éclat d'obus a troué le réservoir jusqu'à la hauteur du robinet et c'est à peine s'il vient un demi-quart de café. Consternation !

Alors ! Ça, je dois le dire parce que c'est vrai et parce que ça fait honneur à notre triste humanité. Les Allemands se regardent devant ce pitoyable gobelet à moitié vide. Qui va le boire ? Et l'un me montre, étendu dans ma civière. Et c'est à moi qu'on vient porter le réconfortant breuvage. Un bon point. Je n'oublierai pas et cela fera pardonner bien des choses.

Je suis désormais prisonnier, mais je n'y pense pas encore. Mon bras gauche est violet et je le masse constamment pour éviter la gangrène. Et ce sera l'interminable voyage.



À suivre : seconde partie se déroulant dans la vallée de l'Orne.